



« Ce n'est pas vous qui êtes extrême,
c'est la réalité »

un philosophe correspondant

Richard Millet

écrivain maudit

Par Danièle Masson

L'affaire Richard Millet n'est pas une simple controverse germanopratinne perturbant la rentrée littéraire. Ses détracteurs d'ailleurs n'ont pas voulu débattre, mais ont prononcé contre l'écrivain une véritable fatwa le condamnant à la mort littéraire et, ajoute Christophe Barbier, usant d'un vocabulaire curieusement coranique, « par lapidation ».

La fatwa

Rappelons quelques faits :

– **22 août**, Richard Millet publie chez Pierre Guillaume de Roux, deux pamphlets : *De l'antiracisme comme terreur littéraire et Langue fantôme*, suivi de *l'Éloge littéraire d'Anders Breivik*.

– **28 août** : Tahar Ben Jelloun, qui travaille comme Millet chez Gallimard, stigmatise « son délire raciste » et

comme Annie Ernaux – « *il faut qu'il s'en aille* » – presse Gallimard de le licencier.

– **10 septembre** : Annie Ernaux publie dans le Monde une tribune qu'elle intitule *Le pamphlet fasciste de Richard Millet déshonore la littérature*, où elle accuse Richard Millet de faire « *l'apologie de la violence* » ; plus d'une centaine d'écrivains – la plupart inconnus – cosignent son texte.

– **12 septembre** : Millet réplique dans L'Express par une charge contre ses détracteurs, « *têtes molles* », parmi lesquelles « *un multiculturaliste invertébré, un franco-*

phone mal à l'aise dans sa langue française, un pop philosophe reconverti dans le méharisme saoudo-quatari, une romancière extralinguistique, une passionaria de l'aveuglement post-racial, des KGBistes de l'inculture active », où j'ai



cru reconnaître Jean Marie Le Clézio, Tahar Ben Jelloun, Bernard Henri Lévy, Amélie Nothomb et Annie Ernaux.

Il ne faut pas sous-estimer la jalousie littéraire dans l'élimination de Richard Millet, comme récemment de Renaud Camus. Comme le dit un internaute: «*L'épuration éthique permet aux sans talent de se venger de ceux qui en ont*».

Richard Millet est un guerrier, mais, seul contre presque tous, il se sait vaincu: il achève son texte par une question: «*Pourquoi me tuez-vous?*»

– **13 septembre**: il remet sa démission du comité de lecture de Gallimard.

Jean François Vilar «écrivain» invité de Mediapart, juge insuffisante la tribune d'Annie Ernaux: il incite au combat précédé d'un cordon sanitaire autour de l'auteur maudit. Car, écrit-il, «*s'agissant de Richard Millet: c'est lui ou nous [...] le fascisme, le racisme, la xénophobie ne sont pas des opinions mais des faits*». Qu'il faut donc poursuivre par voies de justice. D'où la mort, métaphorique ou non, de l'écrivain.

Éloge littéraire d'Anders Breivik

Je reconnais ne pas m'être encore plongée dans son œuvre romanesque... Tout au plus avais-je été intriguée par quelques phrases de la *Confession négative*, récit, sous le voile d'un héros de fiction, de son engagement en 1975 aux côtés des chrétiens libanais, moins par conviction que par principe, «*ignorant les enjeux réels de cette guerre, mais persuadé qu'elle seule peut donner à l'écrivain qu'il veut être, sa vérité, encouragé en ce sens par Hemingway, Jünger, Faulkner, Malaparte ou T.E*

Lawrence». Richard Millet aime les grandes peintures: il se veut l'héritier de la grande prose française, «*de Bossuet à Claude Simon*». Pour le comprendre, il faut admettre que sa perspective est essentiellement littéraire, et qu'elle n'exclut pas toujours la posture.

Quel est donc le péché mortel de l'écrivain dans son *Éloge littéraire d'Anders Breivik*?

Son titre d'abord, même s'il le veut ironique, et déclare que l'ironie est devenue politiquement incorrecte. Fasciné par la «*perfection formelle*» de l'acte du tueur, il affirme que «*la perfection, comme le mal, ont toujours peu ou prou à voir avec la littérature*». Il rappelle ailleurs (ce qui à mon avis est un argument boomerang et d'un esthétisme douteux) que Stockhausen avait suscité le scandale pour avoir vu dans les attentats du 11 septembre «*la plus grande œuvre d'art qu'il y ait jamais eu dans le cosmos*».

Rappelons à notre tour que Richard Millet, lecteur-éditeur chez Gallimard, a joué un rôle décisif dans la publication du Goncourt 2006: – *Les bienveillantes* de Jonathan Littell, que je n'ai pu lire jusqu'au bout, et du Goncourt 2011 – *L'art français de la guerre* d'Alexis Jenni que je me suis obligée à lire, avec intérêt mais sans plaisir, surtout quand j'ai su que Jenni incitait à voter Hollande. Or, le point commun de ces deux livres, c'est d'entrer dans l'âme des guerriers, qu'ils fussent nazis, communistes vietnamiens, ou Français combattant au Vietnam et en Algérie. Millet compare sa fascination horrifiée à la sympathie sans scandale que s'attire Cesare Battisti: il y a décidément, comme le disait

Camus, des bourreaux privilégiés et des victimes intéressantes

Richard Millet fait-il pour autant l'apologie de la violence? Non. « je condamne les actes » de Breivik, écrit-il. Son péché mortel – aux yeux des intellectuels autoproclamés – n'est pas dans l'éloge, mais dans l'explication. Il éclaire, avec une impitoyable lucidité, la genèse des crimes du Norvégien. Certains voudraient qu'ils ne relèvent que la schizophrénie meurtrière. D'autres incriminent les fondements de la culture scandinave, et l'Edda, « ce qui ferait de Breivik la réincarnation dérisoire du loup Fendrir, fils du dieu Ase Loki, et meurtrier du dieu Odin ». D'autres encore choisissent de ne rien expliquer, le silence étant le meilleur moyen d'éluder le réel. Et pourtant, nous disent les psychologues, l'incapacité ou l'interdiction de parler engendre la violence.

Or, pour expliquer Breivik, Richard Millet touche un terrain interdit. Pour lui, Breivik « est le symptôme démoniaque de ce que produisent nos sociétés ». Il est « un enfant de la ruine familiale (fils de divorcés), autant que de la fracture idéologico- raciale que l'immigration extra-européenne a introduite en Europe [...], et dont l'avènement avait été préparé de longue date par la sous-culture de masse américaine ». Il est « le signe désespéré et désespérant de la sous-estimation par l'Europe des ravages du multiculturalisme », que ses victimes voulaient promouvoir.

Cela ne justifie pas son crime, mais cela l'explique, et cette explication-là, les médias, les « intellectuels », les politiques ont tout fait pour l'occulter et le refouler au plus profond d'eux-mêmes.

« Ce n'est pas vous qui êtes extrême, c'est la réalité »

Richard Millet veut que ses derniers ouvrages brefs, incisifs, de belle écriture, si rare aujourd'hui – « le style est de droite », dit-il – soient lus ensemble. L'éloge littéraire, sous-titré *Essai sur la paupérisation de la littérature*, et *De l'antiracisme comme terreur littéraire* donne la clé de sa pensée.

Richard Millet est un grand écrivain; un écrivain guerrier. Il aime « le chant de la *kalachnikov* », mais sa guerre n'est plus celle du Liban: « la guerre s'est aujourd'hui déplacée dans le domaine du faux, c'est-à-dire dans le culturel, bras armé de l'antiracisme, avec le Droit [...]. Dire la vérité est un acte insurrectionnel: je ne serais pas écrivain si je mentais ou me taisais ».

Je ne crois pas que Richard Millet soit provocateur, même si ses derniers pamphlets sont des provocations; je crois qu'il est chercheur, quêteur de vérité, et il sait la vérité interdite parce que provocatrice. D'autres, qualifiés de « réacs » – Zemmour, Rioufol, Élisabeth Lévy [...] – ont fustigé « le déni du réel ». Millet va, me semble-t-il, plus profond. « Ce n'est pas vous qui êtes extrême, c'est la réalité », lui écrit un correspondant. Or, la réalité, l'écrivain la dévoile, l'exhibe, la dénonce, et cela ne lui sera pas pardonné.

Il dénonce « la colonisation inversée » dans « l'incapacité de l'Europe à rester soi devant l'immigration innombrable, hostile, destructrice ». Il se déclare « minoritaire, exilé de l'intérieur », parce que « Français de souche et de race blanche, hétérosexuel, catholique ». Et pourtant ce Français de souche a grandi

au Liban, connaît l'arabe, dit aimer les mystiques chiites.

Mais justement, c'est l'autre, ailleurs, qu'il honore, et non une sous-culture métissée qu'il appelle « *l'hallalisation de la littérature* », où la langue française se dégrade et se perd, parce que l'Éducation nationale a renoncé à transmettre l'héritage, parce que « *l'élève a été délivré de la chronologie et de la dimension gréco-latine, sinon chrétienne, de la langue* ». Et parce qu'une autre culture, « *la plus étrangère à la nôtre* », a rempli le vide ainsi survenu.

Il y a, et c'est pour moi une évidence, un « rapport central entre littérature et immigration ». Si bien que le déclin de la littérature française vient de ce que le Français reniant son héritage, « *est devenu un papou, est passé de l'universalité au tiers-mondisme culturel* ». On a vu, lors des rares débats qui ont suivi la parution des pamphlets, combien les mots qu'il emploie souvent – pureté, sang, identité – lui étaient despotiquement interdits. C'est qu'ils sont incompatibles avec l'horizon indépassable du multiculturalisme, et qu'ils sont suspects aux antiracistes dont l'idéologie est superbement définie : « *l'antiracisme : manifestation hystérique et froide de la haine d'autrui* » ; ou encore « *la terreur antiraciste : version française puissamment judiciairisée du politiquement correct américain* ».

Le grand mérite de Richard Millet est de rompre avec la rupture, de la situer en stigmatisant « *cette impuissance si française à nommer les racines du mal, en l'occurrence la révolution de 1789* », d'inscrire sa quête de vérité « *en marge de l'Empire* », « *la vérité*

comme fer chauffé à blanc dans le spectre de notre langue », et, par l'écriture, de refuser le fatalisme historique du choc des civilisations.

Ses rares défenseurs ont invoqué Voltaire : « *je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrais jusqu'au bout pour que vous puissiez le dire* ». Je préfère la philosophe Simone Weil : « *la liberté d'expression totale, illimitée, pour toute opinion quelle qu'elle soit, sans aucune restriction ni réserve, est un besoin absolu pour l'intelligence* », et qui ajoute : « *les publications destinées à influencer sur ce qu'on nomme l'opinion... constituent des actes et doivent être soumises aux mêmes restrictions que tous les actes* » ; le critère étant la vérité, si bien qu'il faut « *punir de réprobation publique toute erreur véritable* », et j'imagine, encore plus, toute imposture (*L'enracinement*). Simone Weil a pas manqué à la vérité.

Achevons par une phrase presque aussi longue que les siennes.

Souhaitons-lui, à cet homme qui ne veut appartenir à aucune famille intellectuelle et politique – il n'a jamais voté –, qui se veut de nulle part sinon de la haute littérature, qui sous ses allures et ses métaphores de guerrier, est fragile – en témoigne sa tentative de suicide après la rupture douloureuse avec son épouse – d'assumer son rôle d'écrivain maudit – qu'il n'a pas cherché à forger, malgré le soupçon de ses détracteurs – et d'avoir un courage égal à son intelligence.

Danièle Masson